Extrait de la publication

Extrait de la publication

Hors-bord

Extrait de la publication

Extrait de la publication

RENATA ADLER

Hors-bord

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Random House en 1976,
sous le titre : *Speedboat.*

Speedboat a été réédité chez New York Review Books
en 2013, augmenté d'une postface.
La présente édition française
est conforme à cette réédition.

ISBN 978.2.6030.2052.4

© Renata Adler, 1971, 1972, 1973, 1975, 1976.
© Guy Trebay, 2013, pour la postface.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2014.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Pour A.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« *Quelle guerre ?* demanda le Premier ministre brusquement.
Personne ne m'a parlé d'une guerre.
Je pense qu'on aurait au moins pu me prévenir… »
Et puis là-dessus, comme un typhon qui tournoie,
les bruits de la bataille commencèrent à revenir.

Evelyn Waugh, *Ces corps vils*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ROQUE

Personne n'est mort cette année-là. Personne n'a prospéré. Il n'y a eu ni naissance ni mariage. Dix-sept satires révérencieuses ont été écrites – démolissant un cliché et créant sans doute un genre. C'était un rêve, bien sûr, mais j'ai l'impression que la plupart des choses essentielles sont celles que vous apprenez dans votre sommeil. La parole, le tennis, la musique, le ski, les manières, l'amour – au réveil, vous vous lancez, vous regimbez peut-être un instant, et voilà, vous avez franchi l'obstacle. Vous avez acquis leur rythme une bonne fois pour toutes, la nuit, en dormant. La ville, bien sûr, peut tout anéantir. Tellement d'insomnies. Tellement de rythmes qui s'entrechoquent. La vendeuse, le propriétaire, les invités, les passants, seize formes de circonstances sociales par jour. Ici, tout le monde a le pouvoir de remettre votre vie entière en question. Trop de gens ont accès à votre état d'esprit. Certains sont indifférents à l'antipathie, ils aiment ça, même. Dans mon entourage, quasiment personne n'est dans ce cas.

« Je dis juste que c'est idiot de larguer les voiles quand on a le vent de face, expliqua la femme du magnat de l'eau minérale italienne sur le pont de leur magnifique goélette restée au port tout l'été. Parce que, après, elles se retournent contre toi. »

Extrait de la publication

La nuit dernière j'ai croisé un rat sur la 57e Rue. Il est sorti de sous la clôture en bois d'un terrain vague près de Bendel's, s'est arrêté pour regarder avant de traverser, puis il a rejoint le trottoir d'en face en direction du nord, a fait une autre pause dans le noir et s'est volatilisé. C'était mon deuxième rat de la semaine. Le premier avait surgi dans un restaurant grec où les rebords de fenêtre sont à hauteur de genou. Le rat courait sur le rebord, il s'est précipité vers moi puis a disparu.

« T'as vu ça ? a dit Will en sirotant sa bière.

– Une grosse souris, ai-je répondu. Aujourd'hui il y en a dans tous les bons hôtels, au bar et dans le hall d'entrée. » La dernière fois que j'avais vu Will, c'était à Oakland ; et avant ça, en Louisiane. Il fait du droit. Puis quelque chose, repéré sans doute par un sens en alerte dans ma vision périphérique, est apparu sur ma gauche, qui fonçait vers mon visage. Ma fourchette a heurté l'assiette.

« Tu étais parfaite, a commenté Will, sourire aux lèvres, jusqu'à ce que tu perdes ton sang-froid. »

Évidemment, le deuxième rat aurait pu être le même que le premier, celui aperçu dans le nord de la ville, auquel cas, soit je suis suivie, soit ce rat et moi avons les mêmes habitudes et les mêmes horaires. Néanmoins, je suis d'avis que la raison est le principe à adopter à notre époque. On s'en tiendra donc à deux rats. Les chauffeurs de taxi n'entendent même pas quand on leur donne notre destination, avec ces nouvelles parois de séparation qui, à mes yeux, n'ont pas vraiment l'air pare-balles, même si, bien sûr, je n'ai jamais vérifié. Pare-sons, ça oui. On se prend à coup sûr les doigts dans les nouveaux réceptacles destinés à la monnaie. Mais enfin, quelqu'un les a vendues, ces parois. Quelqu'un les a achetées. Une arnaque, manifestement. C'est

Extrait de la publication

comme s'il n'y avait pas d'air du temps. Alors que je sortais du lit à une heure indue, Will, qui sombre dans le sommeil aussi violemment que sa vie éveillée est douce, a dit : « Reste là. L'*angoisse existentielle* n'a rien d'exceptionnel. » J'ai fini par trouver devant une armurerie et sous la pluie un taxi pour rentrer chez moi.

« Aux indices du Dow Jones », dit le père en levant son verre. Il fêtait son soixante-huitième anniversaire. Il avait les cheveux et la moustache argentés.

« Chacun à sa façon », ajouta le fils avec un petit sourire. Ce n'était pas un radical. Il avait effectué des ventes à découvert. Ils s'esclaffèrent. Toute la famille – y compris les petits-enfants, à leur table séparée – trinqua. L'instant passa.

Seule dans la voiture de sport, roulant à toute allure à travers la campagne, j'ai chanté, le volume de la radio à fond. Janis Joplin. Pas la plus joyeuse des chansons, à aucun niveau, mais parmi les plus belles paroles : « La liberté n'est qu'un mot pour dire qu'on n'a plus rien à perdre. » J'imagine que oui, d'une certaine façon.

« Personne ne va verser de larmes, dit le jeune ouvrier du bâtiment à l'enterrement du vieux leader syndical qui, après deux AVC, trois crises cardiaques et un problème aux poumons, avait fini par mourir.

– De fait, remarqua le prêtre en observant les endeuillés dans la cathédrale. Pas une larme. Soit la veillée a duré trop longtemps, soit c'était un homme très dur.

– Les autres ne vont jamais mourir, dit le jeune politicien noir plein d'amertume. On les voit chanceler en descendant de leur limousine. Tous irlandais, tous séniles, tous cardiaques.

Extrait de la publication

Les syndicalistes. Même leurs épouses sont cardiaques. Mais maintenant, je sais. Ils ne mourront jamais.

– Ils mourront bien un jour, rétorqua le prêtre judicieusement. Le plus jeune a soixante-seize ans. Vous verrez. Votre tour viendra.

– À l'avenir, dans ce cas ! » dit le politicien noir.

« On va chez toi ou est-ce qu'on fait un tour au Elaine's ? » a demandé le jeune homme. Il était trois heures du matin. Il venait de divorcer. Cette même question était sans doute posée dans d'autres taxis à travers New York, au même moment. « Elaine's », ai-je répondu. C'est là que nous avons trinqué. Au Elaine's, aux indices du Dow Jones, à l'avenir, et puis à la préservation de la paix des ménages. La liberté signifie qu'on n'a plus rien ; les réceptacles à monnaie des taxis sont des sonotones où l'on fourre les doigts ; quand les coupures de journaux défilent trop vite, c'est comme de se réveiller et essayer de s'orienter dans le lit. Où peuvent bien être le mur, le nord, le sud, et d'ailleurs, de quelle ville s'agit-il ? Dans certains motels de grand standing, près des aéroports, le long des autoroutes, on trouve des Doigts magiques : un dispositif qui, pour vingt-cinq cents insérés dans une boîte en métal, fait vibrer votre lit pendant une minute et vous berce doucement. Il ne s'agit pas de vrais doigts. On a plutôt l'impression de s'endormir dans un train roulant sur de bons rails. Un autocollant sur la boîte en métal explique que vous pouvez avoir ces Doigts magiques chez vous. Personne n'en a autour de moi.

Je travaille pour la presse à scandale, au *Standard Evening Sun*. Depuis que j'ai ce boulot, je suis sortie avec quatre fils de

Extrait de la publication

célébrités, deux hommes d'affaires auteurs de romans inachevés, trois écrivains qui avaient la manie de me demander « Ça te dérange si je m'en sers dans mon livre ? » chaque fois que je faisais une remarque qui leur paraissait typique, et un éditeur révolutionnaire qui me tapotait le crâne en disant : « Tu es bien mignonne », au moindre mot qui sortait de ma bouche. Grelottant sur une volée de marches froides, j'étais assise avec une bande de quinze radicaux, dont dix suivaient une analyse et six portaient des lentilles de contact. Les choses ont beaucoup changé, et même plusieurs fois, depuis mon enfance et, comme tout le monde à New York, excepté les intellectuels, j'ai vécu plusieurs vies et continue d'en vivre certaines.

Pendant un temps, j'ai cru que je n'avais pas de véritables centres d'intérêt – pas de théâtre, de concerts, de musées, de collection de timbres. Seulement des ambitions et des liens d'une intensité variable avec des gens. Toutes sortes de gens. Je devenais une guérisseuse de la vie émotionnelle. Voilà que les ambitions ont dérivé vers les intérêts. J'ai perdu la conscience du tout. J'attends que les événements adoptent une forme. Je me souviens d'une personne qui disait : « Tu dois t'*immerger* dans les choses. » Alors je me suis *immergée*, dans les thrillers, la publicité, les magazines d'information. Cette même personne écrivait souvent « peu convaincant » ou « discutable » dans la marge des articles rédigés par nos journalistes de la rubrique nécrologique. Aujourd'hui, je pense qu'une chose est « peu convaincante » ou « discutable » plusieurs fois par jour.

À la campagne où j'ai grandi, les événements se faisaient rares. Les choses ne s'éventaient pas si facilement. La maison était quasiment toujours endormie et nous chuchotions

presque. Quand papa se levait à six heures du matin pour monter à cheval ou nager avant le petit-déjeuner, les enfants, qui s'étaient couchés bien après minuit, dormaient. Lorsqu'il revenait du bureau à midi, les enfants, pâles et silencieux, se joignaient à lui pour son déjeuner et leur petit-déjeuner. Après le repas, papa faisait une sieste, et, à quinze heures, maman, qui venait de lui dire au revoir alors qu'il repartait travailler, allait se reposer une heure à l'étage. La famille dans son ensemble n'était réveillée et réunie que lors du repas du soir, après quoi papa montait dans sa chambre et maman restait en bas quelques minutes pour discuter avec les enfants. En résumé, la sourdine du sommeil pesait vingt heures sur vingt-quatre sur la maisonnée. Personne ne pensait à réveiller qui que ce fût. Il arrivait qu'un enfant attache un pétard à une écrevisse ou à une grenouille, et l'allume. Ou donne un morceau de sucre à un raton laveur qui, avec l'étrange méticulosité caractérisant cet animal, le lavait dans un ruisseau jusqu'à ce qu'il n'en reste rien.

Ici en ville. Avant, je me demandais toujours pourquoi les victimes des petites tragédies qui font sensation – les parents d'une fillette que le grand frère dérangé venait de pousser du toit de leur maison dans un lotissement, ou la famille d'un fils modèle qui avait soudain perdu la tête et assassiné un ami – ne me claquaient pas la porte au nez quand je venais les interviewer. Elles ne le font jamais. Elles ouvrent la porte ; elles sortent l'album photo et racontent des histoires de bébés. Autrefois, je pensais que c'était par loyauté envers le passé ou parce que ces gens voulaient que les journaux racontent la vérité. Je continue de penser que c'est en partie vrai, mais que c'est aussi parce qu'ils sont abasourdis par la médiatisation et le chagrin. À présent, je sais que cela est surtout dû à une ter-

Extrait de la publication

rible envie de plaire, une mentalité si prévenante et profondément ancrée qu'elle vient aussi brutalement à la conscience que la mort.

Aux dobermans, je préfère les gros chiens, gentils, avec une épaisse fourrure, qui dorment beaucoup et laissent voir des yeux tristes sous une frange de poils. Quand j'étais petite, il y avait une dame dans notre rue qui possédait un doberman, dressé pour être vif, agressif et aérodynamique, comme ils le sont tous, une espèce de loup version affûtée. De sorte que, dès qu'un enfant du voisinage remontait la route goudronnée sur son vélo alors que le doberman était dehors, il lui fallait aussitôt bondir de sa monture et se terrer derrière un mur de pierre, genoux écorchés, jusqu'à ce que la propriétaire rappelle son chien. L'animal était dévoué à la dame qui, a-t-on découvert, avait un cancer. Pendant des années, j'ai pensé que l'adoration des dobermans pour leur maître et la férocité dont ils faisaient preuve envers les autres jouaient presque en leur faveur. Presque. Un jour, j'ai lu un article sur un doberman qui, après bien des années, s'était retourné contre sa maîtresse devenue vieille. Lorsqu'ils l'ont retrouvée le lendemain, ils se sont aperçus qu'elle avait couru de pièce en pièce, essayant à chaque fois de fermer la porte derrière elle avant que l'animal ne l'atteigne, jusqu'au moment où elle avait été à bout de forces ou peut-être trop incrédule pour lui échapper. Une histoire d'amour qui avait mal tourné, pourrait-on dire dans un moment de désillusion. Très mal tourné.

Il m'arrive de donner un coup de main à Will à la fondation en réécrivant des demandes de subventions. Techniquement, ce genre de travail n'existe pas, mais c'est ce que je fais. J'essaie de recycler les projets de « cinéma comme moyen d'expression

ultime » et d'« accès au câble pour les défavorisés », d'aider les fanatiques de William Blake et les réformateurs sur le terrain qui travaillent très dur. Parfois je perds de vue l'intérêt de la chose, ou l'oublie. Les utopistes couche-tard, surtout, sont aussi persistants que le mercure. Moi aussi je suis une fanatique, même si je ne suis pas une femme de caractère. Les conflits me rendent nerveuse. J'ai volé un gant de toilette dans un motel d'Angkor Vat un jour. Le groom était furieux. J'ai dû le rendre. En vue de pourvoir à la défense commune, de développer la prospérité générale et d'assurer les bienfaits de la liberté à nous-mêmes et à notre postérité – je crois à tout cela. Je vais quasiment à toutes les soirées où l'on m'invite. Je pense que, exprimée trop souvent, l'indignation morale devient laide. Je me lève à huit heures. Ces temps-ci, il m'arrive régulièrement de boire un verre avant onze heures. Par certains côtés, j'ai largement dépassé mes propres limites.

J'étais allongée sur le pont d'un bateau en Méditerranée par une journée de calme plat. Ma présence en ce lieu n'avait rien d'évident, mais elle n'était pas moins évidente que mon travail, ou les taudis, ou tous ces endroits où les gens atterrissent quand la chance les abandonne. Une fille de dix-huit ans prenait le soleil avec beaucoup de sérieux. Le reste de notre groupe nageait, ou jouait aux cartes en bas, ou buvait jusqu'à plus soif. La fille était blonde, timide et laconique. Après deux heures sous ce soleil sans ouvrir la bouche, elle a parlé. « Quand on a une peau bronzée, a-t-elle dit, qu'est-ce qu'on a ? »

J'ai beaucoup bougé durant les courts intervalles qui ont émaillé des mois d'inactivité. J'ai tendance à me retrouver coincée dans certains types d'endroits. Au printemps 1967, j'étais

coincée à Louxor, en Égypte. Le journal m'avait envoyée au Caire. Haut-parleurs et rassemblements de protestation remplissaient les rues. J'ai visité les pyramides et suis montée sur un dromadaire. Ensuite, j'ai assisté à une conférence de presse à l'ambassade. Le ministre des Affaires étrangères a parlé de guerre d'usure et des options d'Israël. J'ai pris des notes. Je suis montée dans un avion pour Louxor, un Iliouchine, et suis allée voir les tombeaux. Je suis arrivée avec trois heures d'avance pour mon vol de retour au Caire. Comme les autres passagers. On nous a expliqué qu'il avait été réattribué à un groupe américain en séjour biblique, « Neuf jours en Terre sainte », dont le vol avait été annulé. Les gens munis d'une réservation qui étaient déjà enregistrés n'avaient plus d'avion. J'étais affolée. J'ai fondu en larmes devant le responsable de l'aéroport. Il l'a pris en note. L'un des deux organisateurs du séjour biblique a déclaré que si on refusait une seule personne de son groupe dans l'avion, son agence de voyages n'organiserait plus rien en Égypte. Je me suis demandé où ils iraient passer leurs « Neuf jours en Terre sainte ». Anaheim, Azusa, Cucamonga. J'étais désespérée. Le pilote égyptien m'a jeté un coup d'œil. Juste avant le décollage, il m'a emmenée dans le cockpit où j'ai pris place à côté de l'un des deux organisateurs. Celui qui avait proféré des menaces n'a pas été accepté à bord. Le vol s'est déroulé dans une certaine euphorie. Quelques jours plus tard, la guerre a éclaté.

Je connais quelqu'un qui essaie de se débarrasser d'un mainate – je veux dire : de lui trouver un propriétaire aimant. Cela fait un an qu'armé d'un chronomètre il passe une demi-heure par jour sous un drap noir avec l'oiseau. Il répète bonjour, bonjour, bonjour pendant toute la session. L'oiseau ne

dit rien. Parfois, il crie au lever du soleil. Vient ensuite la question des appartements. Lucas, dont le bureau jouxte le mien au journal, a emménagé dans un appartement où le précédent locataire a plus ou moins abandonné son chat. Lucas est l'une des personnes les plus adorables que je connaisse ; il est allergique aux poils de chat. Il a appelé tout son carnet d'adresses. Au bout du compte, il a entendu parler de quelqu'un qui possédait déjà quatre chats. Il lui a téléphoné. « C'est-à-dire que j'en ai déjà quatre, des chats, a expliqué la jeune femme. – Je sais », a répondu Lucas. Il s'était dit que, peut-être, un cinquième… « Non non, l'a repris la jeune femme. Je veux dire quatre chats *en plus*. Qu'on m'a donnés. » Il y a eu une pause. « Oh et puis mince », a-t-elle fini par dire. Lucas a apporté le neuvième chat. À côté, une petite fille de douze ans veut faire adopter son lapin par une famille heureuse à la campagne. Elle est angoissée à l'idée qu'une personne malveillante adopte le lapin par mauvaise foi et le mange. Elle croit qu'on a mangé sa gerbille. Personne ne mange de gerbilles. Il est étrange de penser que la majorité des enfants de moins de six ans qui nous entourent et que nous aimons, à qui nous offrons des cadeaux ou Dieu sait quoi encore, auront oublié la plupart des événements émotionnels les plus forts de ces premières années lorsqu'ils auront vingt-cinq ans et qu'ils se trouveront allongés sur un divan, en prison, dans une banque, ou Dieu sait où encore.

Grâce à mon travail, j'ai eu la chance d'obtenir des visas pour me rendre dans des endroits inaccessibles. Ma famille a toujours pris soin de renouveler ses passeports depuis que mes parents ont quitté l'Europe avant la guerre. Mon père s'appelait Paul-Ernst du temps où il était allemand. Il est devenu

Extrait de la publication

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : CPI Firmin-Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : janvier 2014. N° 0206 (xxxxx)
Imprimé en France

Extrait de la publication